

Parler de Francis Poulenc, déjà, lorsque ce qui arrive laisse chacun de nous si bouleversé, parler de son œuvre comme si nous parvenions à nous faire à l'idée que cette œuvre est déjà achevée... non, vraiment, c'est presque impossible, maintenant.

Je crois que Francis Poulenc était parvenu au plus haut degré de son art avec des partitions comme *La Voix humaine*. Il n'en gardait pas moins une merveilleuse simplicité : sans indulgence pour certaines de ses propres œuvres, il ne cherchait pas à se faire louer à propos de tout. Il aimait, je crois, connaître les réactions de ses cadets, surtout si elles s'exprimaient sans détour, et il usait de la même franchise à leur égard. Curieux de toute nouvelle musique, il l'aimait chaque fois qu'elle lui paraissait vraie, authentique.

L'authenticité, c'est bien ce qui caractérise sa musique. Elle est faite d'emprunts les plus divers, les plus composites, et tout cela faisait toujours « du Poulenc ». En fait, cette musique est d'un charme infiniment personnel et, parmi les nombreux genres qu'il a abordés, l'on constate qu'elle parvient souvent à sonder les régions les plus secrètes de l'âme humaine, comme dans les *Dialogues des Carmélites* de Bernanos qui devaient forcément l'attirer un jour.

Je pense surtout aux mélodies, les mélodies dont Bernac et lui-même m'apportèrent la révélation et dont l'une d'elles, *Les*

Ponts-de-Cé, me hante par sa longue phrase tendre. Cette mélodie que la voix d'Irène Joachim¹ nous faisait entendre peu de temps après la Libération, avec Francis Poulenc au piano, ce piano qui résonne dans ma tête depuis hier soir et que tous ceux qui l'ont entendu ne sont pas près d'oublier.

1. Enrôlée en 1938 comme soliste féminin de la cantate *L'Anneau du roi*, qui valut le premier grand prix de Rome à Henri Dutilleul, la soprano Irène Joachim (1913-2001) compta jusqu'à sa mort parmi les proches du compositeur.